



## Dans les ramas

par Marie-Claire Bancquart (Revue Europe juin 2008)

(...) Au seuil des cinq “ramas”, proses et poèmes alternés, qu’il nous donne à lire, ce sont les choses de la nature qui offrent l’élan, “envol de feuilles mortes”, “souffles de l’aube”. Alors des mots “surgissent et s’imposent”, se distinguent du flux habituel de la pensée par quelque chose de frais, de vibratoire : un “carillon” tantôt proche, tantôt lointain. Ils sont “cet autre de notre parole”, que le poète accueille et met en place. Déjà se mêlent ici le donné et le travail sur le donné, comme dans le premier “Ramas”, *Montées, levées d’écrou*, dont les proses évoquent d’abord des éboulis et à des friches, dans la nuit qui s’avance. La peur dominerait, n’était une image “sortie du néant”, qui fait naître la poésie. C’est celle de montagnes victorieusement affrontées, Alpes du Sud ou Pyrénées, rudes domaines de la lumière intense et du vent. Là-haut le bleu est vainqueur de la nuit. “Cette ruée de bleu, ma récompense”, écrit le poète revenu aux proses, et cette fois habité par le “bord à bord de toutes les énergies”, ce vent qui dissipe la peur et signe sa “levée d’écrou”. Le *Vent, porteur de jour* du second “Ramas”, Alain Freixe l’aborde maintenant à travers une interpellation adressée à Corot, qui peignit son action sous un titre interrogatif : “Que peut le vent?”. Le poète déchiffre dans ce tableau une transcendance de la matière : le toit rouge de la pauvre ferme tient tête au ciel déchaîné ; le personnage se courbe, tombe, mais se relèvera toujours. Oui, le vent, est-il dit à Corot, “dans votre coup donne à espérer”. Énergie contre énergie, et suscitée par elle. Pour le fou du vent qu’est notre poète, existe également la folie des mots, des images, d’une poésie qui résiste. Par le grand froid de la neige tourmentée de rafales, la barre noire des mélèzes “bouscule le vent”. Le poète trouve refuge en eux, puis continue et sa route, et ses mots de “sanglots corrigés par le froid”. Il dresse “porte sur le ciel” (vieille porte tremblante “de tout le duvet de son bois”, mais qui tient aux murs par ses gonds rouillés). Il sait “parler/comme on s’élargit/dans les lueurs frangées de la neige/aux yeux de qui nous aime”. Et c’est, dans “Ramas 3”, l’hymne très fluide, très émouvant, aux *Riveraines, passagères de l’air* que sont la “fiancée du vent”, “l’ombre des forêts profondes”, puis un poème célébrant “Ombre et mur sous le ciel” : Tu la vois / du bout des doigts / peser sur l’obscur / sur ce qui reste / têtue et aveugle / ramassé et serré / buté dans les tremblements / où ton nom s’est empierré.”

Mais après ce sommet de célébration heureuse, vient le lamento de qui connaît ce que les mystiques appellent la nuit obscure : *Silence, seuil et tourment* habitent le “Ramas 4”. On entre dans une forêt aux “branches éteintes”, aux oiseaux blessés. Chemin perdu, ruines sinistres, vergers morts, froid victorieux du monde, hostilité nocturne et violence matinale de la ville : dans ce lamento, revient en leitmotiv la déploration sur un silence épais, hostile, immobile, qui “n’est pas le silence”, mais l’affaissement d’un monde naguère rédimé, désormais d’une sensibilité sans mots. “Ramas 5” est dédié aux *Villes passages sombres du temps*. Ici renaît la possibilité des paroles, mais, certes, sans la pureté de naguère ! La ville n’est que noirceur, boue, faux-semblant de théâtre minable. Pourtant, au-dessus de cette saleté, vole toujours la libellule, qui “brûle l’air/lave la lumière/et le temps d’un vol/ses ailes rouges/éclaircissent le ciel”. La parole est désormais le “non”, “voix première/farouche”, “non/encore et toujours/pour que respire/dans les fièvres de la parole/insurgé/le cœur.” La lumière qui éclaire les villes est fausse, aveuglante ; la rue se nomme “de l’Enfer”, la rivière, “la Basse”. Le froid accable, l’orage d’été plombe, la montée d’escaliers donne le vertige. Qu’on n’aille pas croire à quelque haine contre la ville d’homme des grands espaces, à quelque sempiternelle pastorale



transférée dans les montagnes ! Non, la crainte et l'indignation viennent bien du " passage sombre du temps " que nous vivons, et qu'une ville ne saurait nous laisser ignorer : " Comment ne pas être émus par les derniers feux qui embrasent un monde où le soir n'en finit pas de tomber même si ceux qui les allument – avec qui nous nous perdons – ne voient ni les flammes, ni ce qu'elles éclairent ? ". Des scènes de mort, de misère, de torture, d'hypocrite mépris, de panique, sont évoquées, hélas bien réelles. " La treizième douleur est sans nom. À la table du partage, elle attend que tout à jamais prenne fin : la saison, le monde, le jeu. Le livre enfin. " Mais non, finalement, " Surtout, pas attendre. pas s'arrêter. Et d'un rien, continuer. D'un peu, pousser. Encore. D'une image. D'un mot /.../ Allez, on ne va pas mourir. Pas encore. " Et le livre se clôt sur une méditation intitulée *Lumières d'après neige*. " Je pense /.../ à tous ces cris suspendus aux épines des villes. Laines de misère sans oiseaux / Je pense à cette chance : avoir en soi un déchirement possible. " Oui, le silence des hommes qui " agonisent sous tous les pals du monde " possède sa violence. Oui, les poètes, " passereaux de printemps hors saison ", donnent des " écrits traversiers " ; et demain, " ça claquera dans la montagne comme en nous sous les cris du dégel ".

Ce livre est écrit d'une manière très juste et gouvernée : un lyrisme qui ne déborde pas, un art poétique tout mêlé à la matière, un recours sensible à la peinture. Et le courage de ne pas achever sur une fort belle célébration, redescendant parmi les inquiétudes et les misères de notre temps, frôlant le désespoir, mais le refusant. On est heureux de pouvoir lire un tel recueil, très élégamment présenté en outre.



### *Dans les ramas*

par **Patrick Joquel** (Revue littéraire en ligne "Sans papier" CRDP Nice)

Comme les autres livres de Freixe, celui-ci se déguste. À petits pas. Lentement. Il faut y revenir. Laisser résonner. S'en évader d'un songe et comme le rapace y plonger à nouveau. Textes qui apprivoisent le lecteur.

Quand le poème résiste ainsi. Oppose sa chair et ses secrets. C'est bon pour le lecteur. Ça titille son regard. Son cœur. Son intelligence. Lire devient alors un partage. Poésie, littérature et arts ne vivent que de et par ce partage.





*Dans les ramas*, L'Amourier éditions  
par Dominique Sorrente (Poésie première)

Mais que sont ces *Ramas* qui soufflent sous nos pieds ? pensera le lecteur au clin d'œil. Des brisées qui, le moment venu, nous " permettront d'allumer tous les feux ". Des bouts de voix trouvés comme à la retombée et qui grâce à la tâche d'écrire nous montrent une seconde fortune d'être, un mouvement inespéré du corps mort, la chance de ranimer autrement ce qui semblait disparu. Oserais-je dire qu'il y a chez Freixe une écologie des restes, un acte de ferveur dans la récupération des formes abandonnées ? Tel semble être le geste primordial du poète Alain Freixe, du moins celui qui le fait naître à cet ouvrage. Un univers du peu qui se travaille, du halètement et de l'épargne, une façon bien à lui de rôder autour de " ces suspens de l'enrouement où je reconnais ma voix ".

C'est un monde qui brûle, qui se tend vers le lointain et éprouve en toute lucidité blessée la condition du " Nous si peu d'ici, pris dans l'épervier d'une voix ".

Freixe est de ces poètes qui respirent l'évidence de l'obscur au travail.

Tout sauf une âme de faux-semblant : il n'a de cesse de se laisser entreprendre par l'obsédante conduite des mots. " On laisse la nuit griffer dans leur sommeil les oiseaux " raconte par exemple le *Vol du temps*. Il parle avec la terreur contenue, il marche obstinément tout en adhérant volontiers au " parti des libellules ". C'est que la tâche qui le requiert est marquée d'aveux aussi tenaces que la quête d'humanité :

" Demain sera toujours sang sur la tête et larmes à pleines mains. Comme hier à Gênes. Dans l'écarté de la pluie." nous confie *Pas attendre*.

Ainsi se trace la ligne de vie de ces *Ramas*, d'impasses en montées, et toujours dans la " déchirure d'écart du vent " qui déséquilibre et fait avancer le pas. Avec toujours chez l'auteur d'*Avant la nuit*, le goût exigeant de conjuguer le parcours des fissures de l'âme et un plaisir formel d'ordonner les séquences d'écriture. Ici, le recueil prend la forme d'une suite de cinq " chapitres ", d'un texte de départ (*Premiers mots, ardoises fines*) et d'un envoi final (*Lumières d'après neige*), qui donnent un beau mouvement à l'ensemble. Et l'impression vive d'une véritable pérégrination, ponctuée de haltes.

Alors, si vous souhaitez garder la chambre de phrases ficelées, si vous commentez des langages jusqu'à perte de vie, n'allez pas faire séjour avec ces *Ramas*. Mais si le cœur dans ses états précaires vous obsède, si vous attendez d'une voix de poète qu'elle vous écrive toujours hors saison " impair, passe et manque " et que cela justement attise votre désir fait de sèves et de replis, prenez ce livre pleines pages. Sa facture dans la belle collection *Grammages* est gage d'un plaisir de toucher les mots qu'aucun écran ne pourra jamais vous offrir. Et surtout, les feuillets qu'il rassemble pourraient bien aller vous trouver au miroir, ce lieu-là même où votre vie bascule.



*Dans les ramas*, L'Amourier éditions  
par Michel Ménaché (Revue lieux d'être)

(...)

C'est avec l'œil du peintre que l'auteur s'immerge dans le paysage changeant selon les saisons, le poème célébrant ou anticipant la mise à feu des brindilles réunies en cinq ramas aux titres évocateurs : *Montées, levées d'écrou* ; *Vent, porteur de jour* ; *Riveraines, passagères de l'air* ; *Silence, seuil et tourment* ; *Villes, passages sombres du temps*... L'écriture se ressourcement, dans un accueil sensible et fécond à l'état de poésie, – l'expression de Georges Haldas, mystique profane, me semble convenir ici pour définir ce rapport au monde renaissant aube après aube –. Parti pris d'une quête, sans objet précis, en pleine lumière : *une main se risque dans les éclats du jour*. Au monde, comme à la langue affinée dans le silence : *Pensons aux premiers mots. / Pensons à leur manière de se donner. Dans l'improbable d'une friche, entre deux replis de terre et deux brumes. {...} Insistants, ils cogneront à la vitre...* Aspiration primordiale au chant dans un texte au titre ironiquement décalé (*Caresses de sorcières*) : *Se faire l'oiseau de sa propre vie. Et témoigner de son ciel*. Rien moins !

Les descriptions sont animées, habitées, de l'intérieur. Fixant la lumière, les odeurs, changeant l'air et l'eau en verbe charnel : *Les images du jour se pressent. Se fixent. Comme si le sel qui les brûle collait irrémédiablement leurs entours de part et d'autre de mon regard. Les rouges et les noirs autour de sa part mortelle. Avant le ravin. Son éboulis rauque échappé des mâchoires du ciel {...} Cela qui s'abandonne à l'air. Echappe. S'évanouit, entre les gouttes de sueur et les grandes orgues des nuages*. Équilibre fragile entre la prise et la perte, le poème surgit dans les failles, sur les arêtes tranchantes, s'arrache à la boue des chemins non balisés, aux éboulements bavards : *Et sur les pierres prendre langue. / Perdre pied dans la parole. / S'écorcher coudes et genoux*. Vers un usage du monde avide, seule une vision libératrice donne sens. Le poète s'empare du réel : *Cette ruée de bleu, ma récompense, est toujours pour moi l'oublie de la première fois {...} Ma levée d'écrou. Ma bobémienne*. Dialoguant avec le peintre Corot : *Que peut le vent, Monsieur Corot ?* Alain Freixe tente de définir un art d'équilibriste à l'horizon commun du peintre et du poète : *Approprier, Monsieur Corot. Oui, c'est cela. Approprier les choses et les êtres à leur silence et le monde à ce qui le déchire. Et le tient. Dans l'écart*. Au risque de ne plus voir, pour mieux entendre, pour espérer : *Tenir contre tout ce qui s'acharne à nous briser. / Alors que se profile la demeure*.

Lyrisme dépouillé, aride, même s'il n'exclut pas le chant, le plaisir musculaire des rythmes et des images pour célébrer par exemple la fiancée du vent : *Rien sinon ma danseuse d'automne. / Suspendue. Flottante. / En devenir dans le tourbillon de son âme déchirée*. Maître mot, récurrent, nécessaire, voire consubstantiel au poids vivant de la parole (Armel Guerne) : le silence. Peut-être, suffit-t-il, que l'œil écoute : *Dans un silence de chaux vive, le ciel passe. Indifférent*.

Dans le cinquième Ramas, la ville est présente, avec *le parti des libellules*, pour *laver la lumière*. La tonalité change. Dire non cristallise le refus, produit l'écart, assure l'écartèlement entre éthique et esthétique : *Faire face brûle les yeux*. D'un pseudo Forum Social à Gênes, l'auteur se souvient du sang dans les rues... La jungle urbaine est sans doute inapte à l'habitat poétique, n'en déplaise aux épigones et laudateurs d'Hölderlin, Heidegger, qui préfèrent ne pas voir que : *les dieux ont déserté le pied des tours*. Loin de démissionner, Alain Freixe projette son lecteur dans un futur à assumer et apprivoiser ensemble : *Je pense à demain. Quand ça claquera dans la montagne comme en nous sous les coups du dégel. Et que couleront toujours jeunes les eaux vives du jour*.



*Dans les ramas*, L'Amourier éditions

par Jean-Marie Barnaud (Basilic n°28 et site remue.net)

On ne progresse pas, en écriture : on endure une expérience qui, peu à peu, apprend qui l'on est. Appelons ce creusement une fidélité, et acceptons qu'il donne quelque chose d'autre encore à endurer, s'il est vrai que le poème ne prétend à aucune solution mais enseigne simplement l'évidence d'une sorte de cogito de l'énigme. Le poème ouvre la parole à toujours plus d'incomplétude, en effet, à plus d'incertitude, dès lors qu'il se refuse aux plaisirs esthètes et qu'il accueille et fait entendre l'inquiétude d'une voix qui habite et interroge ses apories.

Je me suis redit cela, lisant ce dernier livre d'Alain Freixe, et y retrouvant une telle inquiétude dans le frémissement si particulier que procure chez lui la rencontre du halètement des phrases, de leurs coupes brutales, de leurs intermittences, avec la surprise d'images violentes ou complexes, et que soutiennent plus particulièrement tout au long de ce texte-ci le jeu insistant de couleurs opposées.

Ainsi de cette "Lointaine du fond du ciel", vraie figure de l'énigme, vers qui tout le livre au fond se tourne, ou plutôt, pour le dire comme Freixe, se "détourne" : "Deux nuages la voilent. Deux rafales la suspendent à l'air – à sa carrosserie qui arme tous les rêves. Nous sommes sans socle. Sans mesure. Sous les étoiles."

Ce rythme-là est accordé à celui de la marche.

Le dehors et l'élémentaire – vent, pierre, arbre, neige, montagne, falaise, mur, nuit, ciel... – ne sont pas, chez Freixe, des figures symboliques ; ils sont des présences qui donnent corps au corps du marcheur, comme chez du Bouchet. Celui qui se sait "sans socle", peut-être trouvera-t-il son assise là où le monde résiste, impose qu'on "tienne", ou ce serait la fin. Il s'agit d'affronter "ce mur de l'air", d'aller "sous les mâchoires du ciel", bref, oui, de "tenir contre", au risque de l'aveuglement, s'il est vrai aussi que "faire face brûle les yeux".

Telle est l'expérience que Freixe a toujours définie comme l'épreuve de "l'en face", qui est aussi une expérience des "limites".

La donne de cette aventure, de cette traversée, pourrait se dire ainsi : j'avance pour être ; faute de quoi je suis perdu. Ce qui implique que, du même mouvement, j'écrive aussi pour être. Autrement, et ma vie, et la poésie, s'effondreraient dans la bassesse d'une "saison du confort". Or, n'est-ce pas, un très grand l'a écrit avant nous : "je hais la saison du confort".

Puissance du réel à partir de quoi et contre quoi je parle, et deviens qui je suis.

\*

Puissance, et non pouvoir.

Le pouvoir, c'est dans la ville qu'il s'exerce. Ce que dit surtout la dernière partie du livre, *Villes, passages sombres du temps*, et qu'annonçait déjà *À la lointaine* dans une évocation, qui fait penser à Trakl, des "terrains vagues, près des villes sombres", et dont il faut se déprendre. C'est dans la "ville-méduse" où plus aucun vent salutaire ne courbe les formes, ni ne "donne à espérer", où la violence de la force écrase et nie les hommes "avec cette sagesse patiente que l'on sait aux bourreaux", dans la ville qui "a la mort en elle", que la parole est niée. Et c'est alors qu'il faut réapprendre à dire "non/encore et toujours/pour que respire/dans les fièvres de la parole/insurgé/le cœur".

Et dire non, on l'a compris, ce sera aussi se remettre en route, à la rencontre du poème improbable, cette chance qui attend et qui toujours nous manque et nous dépasse.

Ce que dit Celan : Le poème est seul. Il est seul et en chemin. Celui qui l'écrit lui est seulement donné pour la route.



*Dans les ramas*, L'Amourier éditions

par Yves Ughes (Revue Fiches octobre 2008)

Ça gronde et la menace fige. La menace comme une cristallisation de la nuit et des cendres. Le risque se trouve là, dans la tourbe. Il faut aller donc, prendre le chemin, la route; aller pour lever la part de soi qui s'embourbait.

Le monde qui enferme est un monde sans couture. L'œil qui l'explore ne trouve pas de faille. Sur sa toile, les formes se fondent, sans entours; les couleurs s'agencent presque sans lisière. Pour vivre, il faut écarter, défaire, déconstruire la perception et le regard posé sur les lieux, le regard collé. Les mots qu'affectionne Alain Freixe ne trompent pas, ils résonnent comme outils en action, disjoindre, découdre, débrider, échancre. Pour que la vie circule, il faut déchirer la toile du monde, faire saillir les bords, jouer dans les jointures comme un couteau dans l'articulation. Où donc trouver la bonne scansion, celle qui défait les mailles régulières de la langue?

Il en est qui prennent racine, ici on prend pierre et les textes s'inscrivent dans le minéral. La pierre donne le pas et le rythme sur les chemins découverts, elle permet de saisir ce peu qui s'entête à gagner les hauts, prête ses arêtes tranchantes à qui veut déchirer l'air pour enfin respirer.

Il faut aller et pour aller prendre ses provisions dans ces lieux où la langue se découd, désordres, débarras, resserres abandonnées.

Et puis se nourrir du bon souffle, le conserver dans la variation des montées. La forme poétique avec ses marges blanches, ses coups de reins et ruades qui renâclent, défait l'agencement cousu main, déchire les paysages composés de fil blanc. Dans le tumulte des mots, on entend le bruit fait par la levée d'écrou.

Le monde peut ainsi se donner, on entre dans ses tissus défaits de même qu'il fait mouvement en nos profondeurs :

*sanglots corrigés par le froid  
qui rentre par les yeux  
et finit flaque de clarté  
au fond.*

Et le chant s'élargit, frôlant ce silence qui n'en est pas un. Le rythme s'organise en refrains pour faire rouler les pierres disjointes en éboulis de paroles. Les cassures dévoilent la voûte du soir, lumière brisée qui s'organise.

Les ramas sont fagots constitués de restes de bois, brisures faites par le désordre des bêtes, les chocs subis par les branches. De ces rebuts, les hommes après font des saluts d'hiver; les feux par eux allumés réchaufferont ceux qui marchent.

Avec Alain Freixe, l'envie nous prend de les suivre, sans souci d'arriver.



Dans les ramas, L'Amourier éditions

### Notes de lecteurs

(...)

La poésie d'Alain Freixe, une poésie de l'image ? Je pense que oui, elle est très visuelle, avec un champ sémantique proche du monde qui nous entoure, de la nature. Cela nous parle ainsi de manière sensible et raffinée du fond en nous. C'est cela qui met à nouveau le branle. *La mise en route*. Dans les éléments de la nature, Alain Freixe s'interroge, s'ancre, trouve ou perd ses repères.

Poésie de l'image mais aussi poésie sensorielle. On sent le souffle du vent passer sur le corps. On sent la caresse de la main, les lèvres, la poitrine. Et même l'ombre. Celle-ci qui nous renvoie le propre de notre conscience, ou l'inconscience, les doutes, ce qui *défroisse l'âme*.

Poésie pleine de l'homme. On y voit notre vie défiler avec tout ce qu'elle comporte de souvenirs, peurs et joies. Le soir s'il s'y engouffre ne reste jamais longtemps, il y a toujours les rayons du soleil, le souffle du vent et de l'eau *seulement pour rafraîchir* avant de repartir vers une sorte de manque d'air, de salive, vers quelque chose qui nous angoisse. (...)

Cécile Guivarch

Site [terreaciel.free.fr](http://terreaciel.free.fr) ■

(...)

J'ai lu d'une traite votre livre et certains fragments me retiennent encore, soit qu'ils disent la rencontre du corps et du monde comme dans *Entre pierres et lumière* ("le ciel n'est plus le ciel / la terre n'est plus la terre...") ou comme dans la septième station de *À la lointaine*, soit qu'ils prennent la forme d'aphorismes ("Se faire l'oiseau de sa propre vie" – "tu peux lever les yeux / le ciel te ressemble") ou de visions dans lesquelles vient se concentrer toute l'intensité d'un instant pleinement vécu ("la barre rouge du monde").

J'aime aussi que ce livre soit écrit "contre" : contre ce qui nous alourdit, nous défait, détruit en nous notre désir de vie ("Il est des jours où l'on pourrait mourir")... Oui : "Pas attendre, Pas s'arrêter. Et d'un rien, continuer". Que dire d'autre ?

Jacques Ancet ■

(...)

La diversité formelle, qui alterne poèmes longs et courts fragments d'images ramassées, amples versets et strophes brèves, se rassemble dans l'unité d'une écriture physique qui va repousser de l'épaule les mots, creuse son lit dans le silence (un texte entier le silence n'est pas le silence déplié et déploie celui qui advient quand à pas de loup, dans la langue, nous nous quittons) et demeure dans cette liberté et ce secret d'écrire/ comme on se confie/ au vent dehors/ pour personne, mêlant l'intime et le cosmique, conjuguant plénitude (celle d'une respiration accordée à la beauté du monde) et in-quiétude devant un monde, où le soir n'en finit pas de tomber à cette vigilance tenace – non/ c'est la voix première/farouchel/devant cette pluie/ qui glace le monde – à laquelle, résigné(e) à rien, elle nous convoque intensément entre pierres et lumière.

Claude Ber ■